

ARRACHÉ À L'ENFER

La résurrection d'un toxico

Laurent Gay

EdB



TABLE DES MATIÈRES

I - ENFANCE HEUREUSE, CITÉ DANGEREUSE	13
Le cœur de la cité	13
La violence	16
Première bande de copains	19
Quatre cents coups pour 1 mètre 40	22
L'initiation aux armes	24
L'éducation sexuelle	25
Le sport	26
L'expérience de la nuit	27
II - EXPÉRIENCES INTERDITES	31
Premier pétard	31
La défonce et le collègue	33
Substance hautement toxique	36
Cocktail d'alcool et de tranquillisants	39
Passage à la drogue dite « dure »	41
III - MON MONDE IMAGINAIRE	47
Période sombre	47
Gang organisé	49
Une vie parallèle	52
Administration judiciaire	55
IV - UNE VIE SANS BUT NI SENS	63
Majorité: face à la réalité	63
Junky jusqu'au bout des cheveux	67
Mise au vert	72
Le droit à une vie normale	75
Annonce d'une mort programmée: « SIDA »	80
V - LA PRISON	85
Rixe à l'arme blanche	85

Flash-back: le récit des faits	89
Arrestation	91
L'univers carcéral	95
Au bout du rouleau	99
Le cri salutaire	102
VI - DESCENTE AUX ENFERS	109
Affrontement du bien et du mal	109
La déchéance	114
Hospitalisation	119
VII - RÉSURRECTION	127
Ma dignité d'homme	127
Restauration de mon corps et de mon âme	134
Face à la mort	139
VIII - MA CONVERSION	143
La foi chrétienne	143
Les sacrements de l'Église catholique	145
Soif de Dieu	149
La louange, porte du salut	153
IX - VIVRE DANS L'ESPÉRANCE	159
L'homme nouveau	159
Appel à la mission	163
X - LE MIRACLE DE L'AMOUR DE DIEU	169
Abandon à la miséricorde de Dieu	169
La sainte folie de l'Amour	172
La prière, source de miracles	176
La drogue, porte ouverte à Satan	192
Action de grâce	197
Lexique des mots argotiques ou spécifiques au monde de la drogue ..	203

Achévé d'imprimer sur rotative
par l'Imprimerie Darantier à Dijon-Quetigny
en mars 2012

Dépôt légal : mai 2007
N° d'impression : 12-0339

Imprimé en France

le
es

le
it
n
e
,
a
e

- II -

EXPÉRIENCES INTERDITES

Premier pétard

Un soir, alors que nous étions réunis en groupe dans une cage d'escalier, un plus grand du quartier vint nous voir pour nous faire fumer un *joint*. Il sortit de sa poche une grosse barrette de cannabis, roula un cinq-feuilles (gros *pétard* avec deux cigarettes et un bon bout de *shit* qu'il mélangea avec le tabac) et nous fit tirer sur le cône les uns après les autres, comme un calumet de la paix. Pour nous tous, c'était la première fois que nous goûtions un joint de *shit*, et l'effet de la drogue se produisit instantanément.

Bien sûr, chacun de nous savait de quoi il s'agissait, mais le *shit* n'était pas encore notre préoccupation majeure, nous étions davantage intéressés par le bricolage de nos vélos et de nos mobylettes volées. Hélas, ce produit était séduisant,

attirant et même excitant, je me laissai séduire par le charme de cette drogue; j'étais comme envoûté, je pressentais que ce truc était fait pour moi. Après avoir avalé cinq à six bouffées du pétard, la réaction du produit ne se fit pas attendre: une montée fulgurante qui arriva directement au cerveau, d'une façon explosive, qui fit flash et me bouscula le crâne. J'avais la tête qui tournait comme dans un manège de montagnes russes. Cet effet fut aussitôt suivi d'une grosse nausée et de fortes hallucinations. Ensuite, un fou rire général nous prit pendant deux heures, rien ne pouvait nous empêcher de rire, même si nos mâchoires se crispaient à force de rigoler.

Pour moi, il n'y avait pas photo, l'essai était concluant: j'aimais les effets de la défonce du shit même si, deux heures après, j'avais une migraine monstrueuse à me taper le crâne dans le mur. Voilà comment, vers l'âge de onze ans et demi, je fumai mon premier pétard. Seulement, le problème devint vite réel: plus je fumais des joints et mieux je me sentais, c'était une sensation bénéfique qui comblait le vide de mon être. La première difficulté rencontrée fut donc le prix des barrettes de shit; j'en consommais à une telle fréquence qu'il me faudrait plus que mon argent de poche pour payer ma consommation. Ainsi, pour fumer l'équivalent de cinq ou six pétards, il fallait déboursier quinze euros...

La défonce et le collège

Au moment de ma rentrée en Sixième, au collège Maurice Utrillo à la porte de Clignancourt, dans le 18^e, je fumais de la drogue deux à trois fois par semaine. J'avais un look spécial, très voyant, provocateur: jean plutôt délavé, baskets ou rangers de l'armée, blouson de cuir noir ou TD BOY, bandana autour du cou, cheveux longs, une boucle à l'oreille gauche, et le contour des yeux maquillé en noir.

Après les cours, du moins quand j'allais au « bahut », on se retrouvait dans les brasseries du coin et on passait des heures à jouer au baby-foot et au flipper. C'était surtout le lieu stratégique pour vendre du shit afin de payer notre propre consommation. En hiver, je squattais dans le métro quand je séchais les cours, l'escalator devenait un toboggan géant et les tirettes à un euro notre garde-manger gratuit!

En période de fêtes, les grands magasins nous attiraient, les jouets nous faisaient rêver; alors, durant des journées entières, on s'éclatait avec les jeux exposés, sous l'œil bienveillant des vigiles qui préféraient nous laisser jouer plutôt que de se battre avec nous.

Les ennuis au collège commencèrent quand mes absences répétées devinrent trop fréquentes. Malgré les falsifications du cahier de correspondance, les professeurs et surtout le directeur réagirent violemment. Après des blâmes et des avertissements, mes parents me privèrent de sorties. Heureusement, cela ne dura pas trop longtemps, j'avais toujours gardé le contact avec mes potes.

Ma deuxième année de Sixième fut encore pire que la première. Dans cette classe, je retrouvai un de mes meilleurs potes de la bande, un frère de sang avec qui j'avais fait tous les sales coups possibles. Je suis même parti en Espagne avec lui, en vacances, un été, et pendant un mois, nous avons vécu sous le régime des « 3 F: Fiesta, Fumette, Farniente ». Sans oublier les Chicas et surtout les « Cuba libre », un mélange de Gin et de Coca-Cola.

Dès la rentrée des classes, nous avons affranchi toutes les classes de Troisième et de Quatrième, c'est-à-dire que nous contrôlions tout, ayant mis en place une organisation pour mieux avoir le monopole sur les vols, le racket et le trafic de drogue. Dans le collège, nous formions un réseau très fermé avec une quinzaine de fous furieux, de la porte Montmartre et de Barbès, et nous régissions la vie du collège selon nos règles. Tous les lascars des cités du 18^e arrondissement se retrouvant dans ce bahut, il n'était guère étonnant qu'y règne l'anarchie. Jamais le collège n'eut aussi peur de ses élèves et ne connut de pires racailles, autant de vols de voitures d'enseignants, d'agressions, d'insultes sur les professeurs, et j'en passe...

Le collège ne m'a pas repris l'année suivante. À la suite de notre passage mouvementé, l'établissement décida de placer un poste de police qui touchait la cour de récréation et de mettre en service un portail sécurisé.

Sans me faire encore une réputation dans le secteur Clignancourt, je commençais à gagner le respect des

plus âgés! Je n'étais pas spécialement passionné de *baston*, mais les combats que je gagnais m'aiderent à avoir une certaine influence qui m'attirait le respect dans la rue. Parmi mes copains, certains gars avaient une puissance de frappe impressionnante et, dans une bagarre, il valait mieux se trouver du côté des frappeurs qu'en face d'eux. Je n'étais pas vicieux au point de vouloir faire très mal, le sang me faisait flipper, je préférais d'ailleurs, et de loin, gagner des duels en tchatte, c'est-à-dire en paroles!

Malheureusement, dans la rue, il fallait toujours que l'on en vienne aux mains. On m'appelait « le négociateur », j'étais sûrement un des seuls de ma bande à parler correctement le français!

L'enjeu de la drogue dépassait notre raisonnement, et derrière nos *deals*, de vrais réseaux de trafiquants se mettaient en place et s'enrichissaient à nos dépens. Pour eux, nous étions des investisseurs potentiels et de futurs représentants de leur commerce florissant.

De notre côté, on multipliait nos petites combines et des magouilles en tout genre, nos relations avec les cités voisines grandissaient. Au lieu de se battre pour protéger son bout de bitume, on créait des liens de sympathie avec d'autres quartiers chauds, comme Crimée, Max Dormoy, et surtout le foyer (MJC) de jeunes de la porte Montmartre. Dans cet endroit, on rencontrait toute la faune du Nord de l'arrondissement, la grosse zone, ceux venaient de sortir du CJD (centre de jeunes détenus) de Fleury et ceux qui n'allaient pas tarder à s'y trouver.

J'ai rencontré là des pickpockets spécialisés dans les touristes et dans le marché aux puces de Saint-Ouen durant le week-end. Dans ce groupe, les soirs de semaine, ils s'entraînaient à se subtiliser le portefeuille sur une surface très restreinte. C'était même devenu un jeu d'équipe avec plusieurs méthodes de travail. Ils prenaient cela très au sérieux, et pour beaucoup, cela deviendrait leur job.

D'autres jouaient au foot toute la journée, ils étaient toujours en survêtement, un ballon au pied, à croire qu'ils dormaient avec ! Ceux-ci rêvaient de devenir des champions. D'autres enfin, que je rejoignais, ne pensaient qu'à une seule chose : décrocher des kilos de shit pour devenir de futurs trafiquants de drogue, rouler en grosse berline allemande et obtenir le respect dans le milieu mafioso.

Dans cette MJC, on trouvait une concentration de tout le gratin des pires racailles du secteur, garçons et filles confondus, issus des cités dites défavorisées. Une génération irrécupérable de moins de treize ans qui ne craignaient personne et terrorisaient toute une population, inquiétant les spécialistes de l'Enfance et de la grande délinquance, ainsi que la brigade des mineurs qui surveillait et nous avait vraiment à l'œil.

Substance hautement toxique

Je m'étais rendu compte que le cannabis était un vrai gouffre financier et qu'il me fallait sans cesse trouver de l'argent pour me réapprovisionner. À la

même période, des mecs d'un autre quartier nous firent découvrir des moyens vraiment moins chers pour nous défoncer. Les premiers temps, ce fut la colle à respirer dans un sac plastique, procurant la sensation d'avoir le cerveau complètement coagulé. Mais le pire était le trichloréthylène, un produit hautement toxique, sorte de dissolvant très puissant. Le truc consistait à se coller, sous le nez, un mouchoir imbibé de ce produit ; au bout de trois ou quatre inspirations nasales, on partait totalement à l'Ouest...

Cette défonce n'a duré que quelques semaines, le cauchemar a tourné court après une dramatique histoire provoquée par l'inhalation de cette substance. Les méfaits de trichloréthylène dans la tête et dans le corps sont horribles : sous son effet, on perd tout contrôle, on plane pendant des heures, pour ensuite ramasser le cerveau et l'estomac à la petite cuillère, complètement bouffés par la toxicité de cette substance chimique. Pendant les cours, l'après-midi, on se retrouvait pour sniffer durant des heures du trichloréthylène dans les caves, complètement affalés sur des banquettes, incapables de bouger.

La conséquence du danger qu'il y avait à respirer ce poison ne se fit pas attendre. Nous perdîmes un ami et des parents pleurèrent un enfant, mort d'un arrêt cardiaque à treize ans et demi, à cause d'une intoxication causée par une absorption trop importante de ce produit. Les pompiers le ramassèrent, allongé au coin d'une rue, à côté de sa mobylette sous son casque intégral, un mouchoir imbibé de

trichloréthylène sur le nez. Pour la première fois, ensemble, nous voyions la mort en face et, au travers de ce drame, nous découvrîmes une culture de mort qui n'aurait de cesse de s'accroître au fil du temps.

Au-delà de la peine que chacun ressentait face à la perte d'un proche, il y avait là comme une sorte de fatalité. Malgré l'innocence de nos cœurs d'enfants, nous comprenions que la mort faisait partie des règles du jeu.

Pendant les jours qui suivirent ce décès, le quartier fut en ébullition. D'abord, « les grands frères » du boulevard firent la chasse à tous ceux qui continuaient de sniffer ce produit: « Si par malheur tu te fais choper, je te promets que plus jamais, de ta vie, tu ne recommenceras! » Ensuite, la vengeance de la famille s'exerça sur ceux qui avaient amené ce produit dans la cité. Pendant quatre jours, les bagarres entre le boulevard Ney et la porte Montmartre ne cessèrent pas, des voitures furent brûlées, on entendit des tirs d'armes à feu: c'était Beyrouth en plein Paris. Et, pour compléter le tableau, la police convoqua chaque membre de la bande avec ses parents dans les locaux de la brigade des mineurs.

Pour mes parents, le choc fut terrible, d'autant plus qu'ils n'avaient jamais entendu parler de mes problèmes de drogue. Certainement, ils eurent des soupçons en ce qui concernait le cannabis, quand mes yeux explosés n'arrivaient pas à dissimuler l'effet d'un joint; mais ils n'avaient jamais pensé que leur fils se droguait régulièrement.

Dans la foulée, le jour de mon anniversaire

- j'avais treize ans -, mon père dut venir me chercher au commissariat de la mairie du 18^e pour une histoire de bécane volée à laquelle j'étais mêlé. À partir de cette affaire, la série noire commença pour moi, c'était comme un grand entonnoir sans fin. Plus j'entrais dans l'adolescence, plus je m'enfonçais dans une fosse que je ne contrôlais plus. Les conflits avec les parents se multipliaient et mes conneries s'intensifiaient. Il n'y avait plus de dialogue possible, les rapports devenaient de plus en plus tendus.

L'épisode du trichloréthylène a laissé en moi, aujourd'hui encore, un goût de mort. Ce qui me console, c'est que les représentants de l'État ont voté une loi pour retirer ce genre de produits toxiques de la vente libre aux mineurs. Mais ce drame ne suffit pas à nous calmer par rapport à la défonce. Les « grands frères », comme j'aime à les appeler, ceux qui nous avaient fait la guerre pour arrêter ce jeu mortel étaient les mêmes qui nous vendaient du shit. Il était clair que pour eux, les affaires tournaient beaucoup moins bien quand on se défonçait avec des produits qui n'étaient pas de leur ressort.

Cocktail d'alcool et de tranquillisants

Je n'aime pas le goût de l'alcool. Cela ne m'a pas empêché de prendre de bonnes cuites, car j'adorais l'ivresse que l'alcool me procurait. Il arrivait souvent, quand nous fumions des pétards, que nous fassions circuler en même temps des packs de bière. Un de

mes amis s'était spécialisé dans la fauche de bouteilles d'alcool dans les supermarchés. Il les revendait à moitié prix à des particuliers pour se faire de l'argent de poche. Il ramenait toujours du Ricard qu'il buvait pratiquement pur. Malheureusement, il était déjà *accro* à l'alcool, mais, grâce à lui, nous avons toujours du whisky pour nos fêtes.

Le jour où je découvris les « médocs » (les médicaments, de la drogue vendue dans toute bonne pharmacie et remboursée par la Sécurité Sociale!) et les effets multiples de certains médicaments fut pour moi une révélation: j'avais trouvé une nouvelle drogue légale et facile à se procurer parce que de nombreuses personnes en possèdent chez elles. La France est le pays qui consomme le plus d'antidépresseurs et de somnifères. Jean-Louis Aubert, du groupe *Téléphone*, l'a parfaitement exprimé dans son titre *La bombe humaine*: « Papa ne dort plus sans prendre ses calmants, Maman ne travaille plus sans ses excitants. » Chacun de nous, sans avoir à chercher bien loin, trouve chez lui des petits cachets de toutes les couleurs qui décontractent ou aident à dormir.

L'expérience des tranquillisants ou autres anxiolytiques présentait un maximum de dangers: je faisais des choses dont je ne gardais aucun souvenir, c'était très angoissant. Un samedi matin, à la maison, au moment de me laver, je me rendis compte que j'avais l'épaule couverte de sang séché et d'encre noire. En passant de l'eau pour nettoyer, je découvris sur mon épaule un tatouage représentant deux

petits cœurs entrelacés, impossible de me rappeler qui me l'avait fait...

Les « cachetons » que l'on prend sont tellement puissants qu'ils nous font perdre la boule. L'influence subie par les médicaments ne nous permet pas de réaliser la gravité de nos actes, on n'a plus conscience des choses hors norme que l'on fait, on ne calcule pas les risques, on n'évalue pas le danger. Le cerveau est comme annihilé, réduit au néant à cause de ces drogues.

Tout cela dura jusqu'au jour où j'appris, encore une fois, qu'un gars du quartier que je connaissais bien, un adolescent de dix-sept ans, était resté sur le carreau, chez sa copine, après un mélange de médicaments et d'alcool, pas pour se suicider, non, juste pour être bien dans sa tête.

Deux enterrements à quelques semaines d'intervalle, cela faisait beaucoup pour une petite cité, sans compter l'accident grave de Fifi dont la moto s'était emboutie dans un bus à cent kilomètres heure, alors qu'il avait absorbé des somnifères en plein après-midi; il se retrouva à vie avec une broche d'acier dans la jambe.

Passage à la drogue dite « dure »

Durant l'été de ma treizième année, des éducateurs de notre cité du boulevard Ney, qui s'occupaient des jeunes en difficulté, proposèrent aux jeunes de la cité de passer le mois de juillet ou d'août à Antibes, sur la Côte d'Azur, histoire de

changer d'horizon et dans le but de nous occuper. Pour financer le projet, aidés par l'État, nous devions travailler un jour sur trois à vendre des sandwiches et des frites dans une camionnette aménagée sur la plage du vieux port d'Antibes.

Le campement que nous formions ressemblait davantage à un terrain de romanichels qu'à un camping traditionnel. Au début de l'aventure, nous étions une quinzaine, âgés de douze à dix-sept ans, filles et garçons mélangés.

Les journées de travail étaient plutôt pénibles, mais ensuite, on bénéficiait de deux jours libres pour profiter des plaisirs de la plage et des soirées azurées. Cependant, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, tout le quartier du Boulevard débarqua dans le campement, à croire que l'air méditerranéen était meilleur que celui de Paris. Les plus grands venaient avec leurs bagnoles et leurs motos, dans le but de se donner du bon temps au soleil avec nous, mais surtout pour se faire un maximum de fric en arrosant toute la Côte de toutes sortes de drogues... En deux jours, le port du vieil Antibes devint une plaque tournante pour la *came*, et nous, les plus jeunes, nous devions jouer les racoleurs pour les trafiquants. Bien entendu, je gagnais davantage en fournissant des barrettes de shit et des paquets de poudre d'héroïne aux fils à papa en vacances qu'en vendant des frites sur la plage.

C'est à ce moment-là que je me suis shooté à l'héroïne, de la vraie poudre blanche, pour la

première fois, avec trois autres garçons de la bande. En plein milieu de l'après-midi, sous une chaleur écrasante, dans les vestiaires du stade, j'allais rencontrer, sans le savoir, le pire de mes souvenirs. En tendant mon avant-bras, je serrai mon poignet et, avec une certaine angoisse, je vis l'aiguille me transpercer la peau. Je regardai, à l'intérieur de la seringue, un liquide transparent qui se mélangea au rouge vif de mon sang et j'attendis avec inquiétude. À peine l'injection faite, je sentis le contenu du produit se répandre dans mes veines et, en une demi-seconde, « je partis » pour le grand voyage.

Je planais à fond, avec une impression de vivre dans une autre dimension, le temps s'était arrêté, mon cerveau se déconnectait de la planète terre pour me transporter dans une destination virtuelle où l'imagination et la pensée se coupaient du moment présent et devenaient deux réalités différentes. Tout le restant de l'après-midi, je fus complètement à l'Ouest, je planais à trois mille, *stone* à ne pas comprendre ce qui se passait et à dormir debout.

Les semaines qui suivirent furent pour moi l'occasion d'expérimenter un nombre impressionnant de drogues différentes et inconnues. Tous ces produits, je les ai testés avec mes copains et j'en ai surtout refourgués, durant les soirées chaudes de Juan-les-Pins, aux centaines de touristes avides de sensations nouvelles, recherchant toujours plus de *défonce* pour s'éclater.

Le gros avantage dans le milieu du monde de la nuit, c'est que dès que tu commences à être un peu

connu, tu peux entrer n'importe où, boîtes de nuit, soirées branchées, clubs privés, toutes les portes te sont ouvertes, surtout dans ce que l'on appelle aujourd'hui la « jet-set », dès l'instant où tu possèdes du bon « matos » (c'est-à-dire de la bonne came). Cela permit aux petits « zonards » d'une cité pourrie de passer des soirées sur des yachts privés ou de faire la fête dans des villas du Cap d'Antibes.

Comme je n'écris pas vraiment un conte de fées, je n'y ai pas rencontré la superbe princesse qui aurait pu changer ma vie... Rapidement, en effet, le rêve tourna au cauchemar; dans le stade qui nous servait de campement, l'anarchie régnait de plus en plus et les éducateurs ne contrôlaient plus la situation. Dépassés par un chaos général, les responsables ne pouvaient que constater que chacun faisait ce qui lui plaisait. Le camp de vacances était devenu un grand bordel pour tous, d'autant plus que les toxicos des environs venaient maintenant se fournir ici. Les plaintes pour vols et violences, venant des boutiques et du supermarché de la zone commerciale, se multipliaient. Les policiers débarquaient souvent pour contrôler les mouvements de chacun.

Un matin, vers cinq heures et demie, à l'heure où nous rentrions des boîtes de nuit, une brigade entière de CRS investit les lieux pour perquisitionner et fouiller toutes les tentes. La brigade des stupéfiants de Nice était sur la trace d'un trafic d'héroïne et de cocaïne sur la région et ils surveillaient les allées et venues de certaines personnes du groupe. Ils n'eurent pas de chance car

les grossistes venaient de quitter les lieux pour se réapprovisionner à Marseille. Cependant, les policiers récupérèrent un éventail de choses volées et plusieurs barrettes de shit, accompagnées de produits comme de l'*ecstasy*.

La sentence pour moi ne se fit pas attendre; j'eus l'obligation de quitter immédiatement la région et de subir les remontrances des policiers et les reproches de mes parents qui venaient d'être prévenus par téléphone de mon départ anticipé et des raisons qui le motivaient. Mon retour sur Paris fut plutôt difficile. Mon père, pour me punir, me fit travailler pour rien dans l'entreprise de son patron à Aulnay-sous-Bois, histoire de me calmer et d'arrêter mes conneries.

Ce témoignage, fort et dérangeant, conduit le lecteur des portes de l'enfer à la sérénité du Ciel ! Laurent, enfant d'une cité parisienne, a connu très tôt la violence. Quand il goûte à la drogue, il ne réalise pas qu'il va être emporté durant quinze ans dans un engrenage infernal : la déchéance, le vol, les trafics, le SIDA.

C'est en prison, alors qu'il est proche du suicide, que Dieu vient le toucher : totalement athée, il vit une incroyable conversion. Commence alors une lente et difficile résurrection.

Ce témoignage de foi et d'espérance nous emmène très loin, des bas-fonds de Paris jusqu'aux portes du Ciel. Ce « bon larron » des temps modernes ne cesse de nous redire son action de grâce et sa louange : « Car rien n'est impossible à Dieu. »



Laurent Gay est né en 1964. Il est marié depuis 1999 et a deux enfants. Conjuguant l'évangile au présent, il se consacre à temps plein à la nouvelle évangélisation en donnant son témoignage auprès des jeunes et en parcourant la France dans les établissements scolaires, les prisons, les mouvements d'Église.

ISBN : 978-2-84024-284-0



www.editions-beatitudes.fr

10,10 €